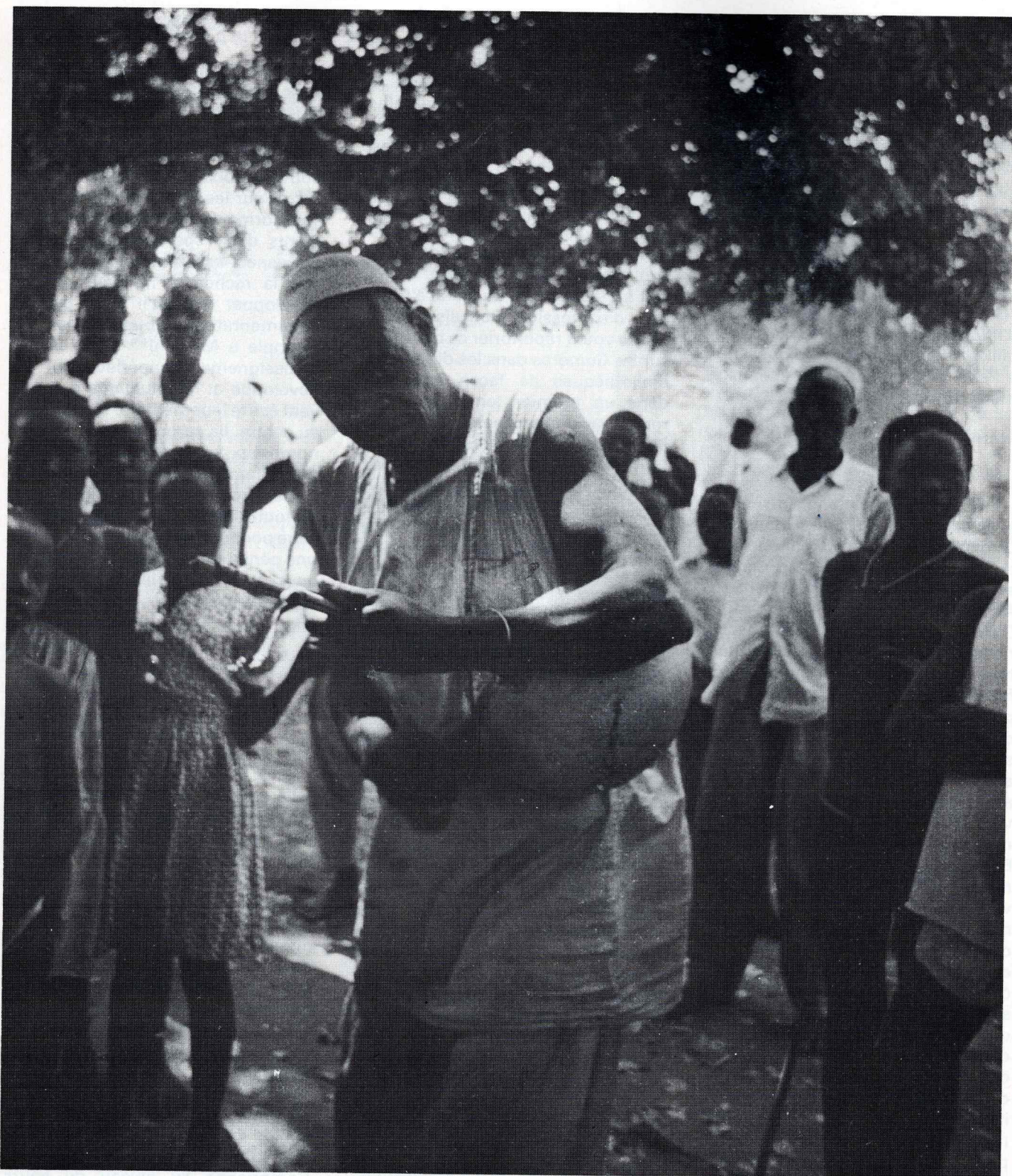




les thèmes des contes de l'enfant ⁽¹⁾

COTE-D'IVOIRE

Les personnages principaux de certains contes africains sont essentiellement des enfants : enfant ordinaire de tous les jours, enfant prodige, enfant malin, petit orphelin, enfant couvert de pian, enfant don d'un génie bienveillant, petits jumeaux. Ces différents types d'enfants apparaissent dans les contes africains comme des entités autonomes avec leurs caractéristiques propres (2).

A partir des comportements de ces enfants, de leurs réactions devant certaines situations de la vie, de leurs rapports avec les autres êtres, on peut dégager un certain nombre de thèmes qui donnent un sens aux contes.

Le mot thème n'est pas à prendre au sens où l'entendent les thématologues, comme Trousson (3).

Il ne s'agit pas d'établir une typologie complète des thèmes des contes africains de l'enfant, ni de recenser tous les sujets développés, mais plutôt de dégager et d'analyser quelques thèmes courants pour mieux mettre en relief l'importance du conte en Afrique noire.

le thème de la désobéissance

Contrairement à ce à quoi on pouvait s'attendre, le thème le plus courant n'est pas celui de l'innocence, de la pureté, mais bien celui de la **désobéissance** sous toutes ses formes. C'est dans le développement du thème de la désobéissance, avec des modèles de conduites négatives, que les contes enseignent paradoxalement la docilité, la discrétion, le respect des secrets et des interdits, la soumission ou l'obéissance aux parents, à l'autorité, etc. Référons-nous aux contes. Nous avons un exemple typique de désobéissance dans le conte intitulé « l'Enfant et sa flûte », dont il existe plusieurs versions (4). L'enfant désobéissant trouve toujours le malheur sur son chemin. Tel est l'enseignement du conte qui se termine par les recommandations suivantes : « Enfants, écoutez donc les conseils de vos parents qui ont l'expérience. Si vous leur obéissez, aucun mal ne peut vous arriver (5). »

L'attitude de l'enfant désobéissant est négative à un double point de vue : elle se termine par la punition ou la mort du héros ; en outre, et c'est peut-être l'un des aspects les plus importants, si l'on se situe dans une certaine logique : celle des gens des villages, cette désobéissance constitue une insulte à l'autorité et à la sagesse des parents, donc au principe de séniorité et primogéniture. C'est en quelque sorte un acte de révolte qui rompt momentanément l'influx vital qui se transmet de parents à enfants, d'aîné à

cadet. En désobéissant, l'enfant se coupe de la famille, il devient vulnérable... Quand l'enfant, à la nuit tombée, veut retourner au champ chercher sa flûte, son père s'y oppose, sa mère s'y oppose, parce qu'ils connaissent les dangers de la nuit, avec les esprits malfaisants. Mais l'enfant fait fi de leurs conseils et s'en va... Ses parents ne le retiennent pas de force, car le proverbe dit : « Si le tison tient absolument à aller au fond de la rivière, laissez-le. A son retour, on le croira. »

La désobéissance est un refus de reconnaître la supériorité de la sagesse et de l'expérience des anciens ; c'est une attitude diabolique et c'est justement pour cela que les génies châtient l'insoumis : la fille dédaigneuse est punie tout comme l'enfant désobéissant ; dans les contes de l'orphelin, la fille de la marâtre, par sa désobéissance, amène le malheur dans sa famille. Parfois le châtiment va au-delà du fautif et ses conséquences, tel le péché d'Adam, retombent sur tout le genre humain. Un conte agni explique l'origine des plaies et des ulcères par la faute d'une petite fille désobéissante qui a provoqué un génie couvert de plaies (6).

Dans les contes, il est aussi une autre forme de désobéissance qui est souvent soulignée : l'**indiscrétion**. Ce défaut apparaît surtout dans les contes de l'enfant dieudonné (7). Dès la divulgation du secret de son originalité, l'enfant de la femme stérile disparaît aussitôt sans tenir compte de l'auteur de l'indiscrétion. Que ce soit ou non la faute de sa mère ou d'une coépouse jalouse, ou d'un camarade ou même d'un oiseau intrus, l'enfant ne pardonne jamais la plus petite indiscrétion. C'est dire toute l'importance accordée au respect des secrets ou de la parole donnée. La discrétion est d'ailleurs une des

(1) L'expression « Contes de l'enfant » n'est pas à confondre avec « Contes d'enfant ». Ce dernier terme désigne les contes faits par les enfants ou contes faits pour les enfants.

On parle de « contes de l'enfant » comme on parle de « contes de l'Araignée », « contes de la Tortue », etc. Par « contes de l'enfant », il faut donc entendre les contes où l'enfant est le personnage central, ou joue un rôle important.

(2) Cf. Ma thèse de doctorat 3^e Cycle : le personnage de l'enfant dans les contes africains, Université de Lille III, 1978.

(3) « Le thème, selon Trousson, est la cristallisation et la particularisation d'un motif. Il y a thème lorsqu'un motif, qui apparaît comme un concept, une vue de l'esprit, se fixe, se limite, se définit dans un ou plusieurs personnages agissant dans une situation particulière, et lorsque ces personnages et cette situation auront donné naissance à une tradition littéraire. » R. Trousson, *Un problème de littérature comparée : les études de thèmes*, (Essai de méthodologie, Paris, 1965, Minard, Lettres Modernes, situation n° 7).

(4) Cf. S. Lafage, *Contes de la Savane*, Paris, Edicef, n° 42-46 (Ayao et sa flûte).

(5) S. Lafage, op. cit. p. 44.

(6) Ano, Marius N'Guessan, *Contes agni de l'Indéné*, Imprimerie nationale, Abidjan, 1977, p. 116.

(7) Dans les contes africains, il existe un type d'enfant que personne n'a vu naître et qui arrive au village avec un père ou une mère adoptive, femme stérile connue de tous. C'est le type d'enfant que j'appelle « enfant dieudonné » ou enfant du miracle parce qu'il est le don d'un génie bienveillant.

qualités que la pratique des vertus sociales impose : savoir tenir sa langue quand il le faut, c'est être maître de soi, c'est être capable de transcender la nature, bref c'est être un homme. C'est justement pour acquérir cette maîtrise de soi, la maîtrise de l'organe de la parole que, dans les cérémonies d'initiation, la fustigation, les mortifications de toutes sortes sont exercées sur les néophytes.

Trahir un secret initiatique, c'est faire preuve d'immatunité et d'irresponsabilité ; c'est être parjure, indigne d'intégrer la société des hommes adultes. C'est pour cette raison qu'autrefois, certains peuples tels les Thonga de l'Afrique du Sud allaient jusqu'à tuer les néophytes qui manquaient aux secrets auxquels ils étaient tenus par serment.

Dans les contes nous retrouvons des traces de l'initiation : le voyage de l'orphelin dans la forêt, dans un monde inconnu et étranger où il subit toutes sortes d'épreuves, constitue une véritable quête initiatique d'où l'enfant revient transformé, ressuscité symboliquement. Une des épreuves courantes qu'il subit au cours ou au terme du voyage, c'est précisément une épreuve de discrétion. Dans les contes de l'orphelin, le héros ne pousse pas de cris, ne manifeste pas sa peur ni son étonnement devant les spectacles étranges qui se présentent à lui. Par exemple, lorsqu'il rencontre des jeunes gens qui cueillent des fruits avec leur verge, ou une vieille femme qui épouille sa tête posée sur ses genoux ou encore un vieillard qui lave ses propres intestins, il déclare n'avoir rien vu lorsque ces êtres l'interrogent sur ce qu'il a vu. C'est cette discrétion qui lui vaudra leur sympathie, leur pitié et leur aide. Par contre, l'indiscrétion du fils de la marâtre le conduira à sa perte.

Une autre forme d'indiscrétion et de désobéissance, c'est l'infidélité à un engagement, le non-respect des pactes. Un conte bété (8) illustre cela : le roi veut faire périr Adanfege ; il l'envoie chercher une serviette dans la chambre interdite où est caché un boa-fétiche. L'enfant, par ruse, fait sortir la bête qui ne devait jamais franchir le seuil de la porte. Aussitôt le roi tombe et meurt conformément au sort qui a été scellé.

Comme la désobéissance, le manquement à des engagements se paie par le châtement. Si le thème de la désobéissance revient souvent dans les contes africains et particulièrement dans les contes de l'enfant, c'est paradoxalement pour insister sur l'importance de la docilité, de la soumission et de l'obéissance dans toutes ses dimensions. Pour être imprégné des valeurs et des idéaux de la société à laquelle il appartient et pour se former une personnalité conformément aux normes immanentes de cette société, l'en-

fant doit se montrer docile au sens étymologique du terme. La docilité devient la condition essentielle de la réussite dans la vie, la condition du bonheur, comme le montrent bien les contes de l'enfant qui se soumet entièrement aux recommandations et aux exigences de la vieille femme (9). Les contes qui traitent de la désobéissance visent à montrer les conséquences graves non seulement pour soi mais pour toute la communauté, de l'irrespect, de l'insoumission et de l'indiscrétion. Celui qui n'obéit pas à son père, n'obéira pas plus au chef qu'à la tradition ; il porte en quelque sorte atteinte au système social même. C'est pourquoi il est très important d'apprendre à obéir, et c'est en fait le but que visent les contes sur la désobéissance. La morale de ces contes est conformiste et se résume ainsi : écoutez vos parents, obéissez à l'autorité, respectez la tradition et les interdits, soyez discrets.

le thème de l'intelligence

Le thème de l'intelligence ou le triomphe du faible sur le fort est un thème très important qui revient régulièrement dans les contes de l'enfant.

Dans tous les contes de l'enfant malin et de l'enfant prodige, ce qui frappe le plus, c'est l'intelligence prodigieuse de ces enfants précoces. Il est donc intéressant de voir comment se manifeste cette intelligence dans les contes.

Au point de vue de l'intelligence, ces deux héros sont semblables, ils se conduisent de la même façon et utilisent les mêmes procédés. La forme la plus courante et la plus remarquable de leur intelligence est cette faculté de trouver immédiatement et spontanément la riposte au coup donné, la réplique qu'il faut à tel propos, la conduite à tenir dans telle situation. Les contes soulignent particulièrement cet esprit d'à-propos qui est une expression de l'intelligence. Dans un conte bété (10), le roi, après plusieurs tentatives vaines pour faire mourir Adanfege, l'envoie chercher sa serviette de toilette dans une pièce du palais où est caché un énorme boa qui avale tout homme du commun qui pénètre dans cette salle. Dès que Adanfege dont le nom signifie « le-plus-malin », met les pieds dans la pièce, le boa ouvre sa gueule et s'apprête à l'avaler mais l'enfant lui dit calmement : « Eh doucement ! Ne fais pas ça ! le roi veut que tu viennes le voir à l'instant même. » Aussitôt que le boa franchit le seuil de la porte, le roi tombe et meurt, car il était dit qu'il mourrait si le boa sortait.

(8) Le milieu socio-culturel et les composantes de l'éducation dans la subculture Bété, Cameroun, Bf. Essomba, Paris, 1970, ronéoté, p 132-137.

(9) Personnage courant des contes : génie bienveillant sous l'apparence d'une vieille femme.

Grâce à l'intelligence et à la ruse de l'enfant, c'est le roi qui a subi le sort qu'il réservait à son rival.

Les contes du « mâle qui met bas » sont l'illustration la plus fréquente de l'intelligence extraordinaire de l'enfant malin. Dans une version mossi (11), le Chef convoque, un beau jour, un garçon au nom provocateur (plus-malin-que-le-Chef du village) et lui donne un taureau avec ordre de lui apporter, sous peine de mort, du lait de la bête. Le soir, l'enfant va couper du bois sec près de la case du Naba (12) qui réclame son lait, en le voyant. Mais l'enfant lui dit que son père vient d'accoucher et qu'il est venu couper du bois pour faire du feu et qu'il n'a pas eu le temps de traire le taureau. « *Tu te moques de moi, lui dit le roi ! Depuis quand un homme accouche-t-il ?* »

« — *Depuis que des taureaux donnent du lait.* » Dépassé par la réflexion de l'enfant, le roi le laisse partir...

C'était pour pouvoir se débarrasser de l'enfant en qui il voyait un rival en puissance que le roi lui imposa une tâche impossible « apporter le lait de taureau », mais c'était sans compter avec l'intelligence rusée de son petit adversaire qui rétablit la situation par une démonstration par l'absurde ; un taureau qui donne du lait est aussi invraisemblable qu'un homme qui accouche.

Notons, en passant, que les contes du « mâle qui met bas » dans lesquels un enfant triomphe par le ridicule d'un chef de mauvaise foi sont très courants en Afrique noire, mais on les retrouve aussi ailleurs. J. de Vries (13) y a consacré une étude très intéressante où il analyse des différentes versions.

L'intelligence de ces enfants précoces se manifeste souvent par leur ruse ou leur malice auxquelles ils allient parfois le mensonge ou la perfidie comme le montre un conte Baoulé (14) : un enfant avait promis à son père de tuer un éléphant, à sa mort, pour les funérailles. Il va dans la forêt et trouve un troupeau d'éléphants. S'adressant à leur chef, il tient ce langage : « Chef, voilà qu'une longue discussion au village m'a amené vers vous. Je prétends que votre tête peut entrer dans ce nœud que voici et les gens ensemble soutiennent le contraire. Las de discuter, j'ai préféré venir vous voir. Si je mesure votre cou et que je retourne au village, on ne me croira pas. Mettez-y votre tête et allons au village, et que tout le monde voie la vérité. » L'éléphant accepte et suit lourdement l'enfant. Ce fut pour son malheur : on le tua sitôt au village.

Les roueries de l'enfant peuvent aller loin, jusqu'au crime. Il utilise la substitution comme moyen d'évasion et de vengeance ; en effet l'enfant sur le point d'être noyé ou d'être brûlé se

fait remplacer par un dupe cupide ou gourmand. Dans un conte Poular (15), l'enfant malin fait périr à sa place un dioula et fait se noyer un roi naïf, avide de richesses, qui se précipite dans la mer avec toute sa famille.

Ailleurs, l'enfant oblige le chef à changer de monture, et ce dernier sera tué par ses gens apostés. La victoire totale de cet enfant dérisoire sur un adversaire puissant et décidé dont il prend la place prouve nettement la supériorité de son intelligence.

Dans de nombreuses versions du poucet africain, l'enfant sauve ses aînés en les changeant de place, en supprimant leurs signes distinctifs, ou en mettant à leur place, des bûches. Ainsi, dans un conte Ashanti (16), le cadet de huit jeunes filles, plus malin que la vieille sorcière, sauve ses sœurs par la ruse de la substitution : pendant que l'ogresse, à la demande du petit, s'efforce de puiser de l'eau avec un panier, Kwasi Gynamoa, enlève les colliers du cou des garçons (les enfants de la sorcière) pour les mettre au cou de ses sœurs. La sorcière ainsi trompée tuera ses propres enfants. Avant de s'en aller, Kwasi Gynamoa se gaussera d'elle pour bien lui montrer sa supériorité.

Le thème du petit frère avisé qui sauve ses aînés est très répandu dans la littérature des contes et confirme bien le proverbe : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi. »

L'intelligence de l'enfant malin se découvre aussi dans la sagesse avec laquelle il règle les cas difficiles, en utilisant un raisonnement par analogie. Dans un conte Mossi (17), un boucher achète un bœuf et prétend avoir acheté l'animal et la femme du bouvier, assise sur son dos. En l'absence du père, le Prince des paroles donne raison au boucher mais indique discrètement au bouvier la conduite à tenir. Ce dernier se rend au marché et dit au boucher : « Je désire ta tête là ! » Celui-ci qui n'avait pas compris le jeu de mot, est tout étonné quand, le soir, le bouvier vient réclamer sa tête. Confondu, il est obligé de restituer la femme de l'autre. Ainsi l'astuce d'un enfant de 8 ans a rétabli et fait triompher la justice en obligeant le boucher à reconnaître sa mauvaise foi et l'absurdité de sa prétention.

L'intelligence du Prince des paroles se manifeste aussi par les paroles énigmatiques qu'il

(10) op. cité.

(11) Tauxier, *Le Noir du Yatenga*, Paris, Larose, 1917, pp. 495-496.

(12) Naba : le roi chez les Mossi.

(13) J. de Vries, *Die Märchen von Klugen Patsellösern*, Helsinki, FF. Communications, vol. L. XXIII, n° 265, 1928, cité par D. Paulme, *La Mère Dévorante*, p. 188.

(14) Conte baoulé inédit. Paris, Gallimard, 1976.

(15) H. Gaden, *le Poular, Dialecte peul du Fouta Sénégalais. I. Étude morphologique, textes*, Paris, E. Leroux, 1913, pp. 156-163.

(16) R.S. Rattray, *Akan - Ashanti folktales*, Oxford 1930, pp. 220-225.

(17) G. Canu, *Contes Mossi actuels, Étude ethnolinguistique*, Dakar, Université de Dakar, Faculté des lettres et sciences humaines, 1966.

donne comme réponse au boucher qui demande des nouvelles de ses parents :

« Mon père est parti contredire Dieu. »

« Ma mère est partie changer le nom du mil. »

Les enfants malins semblent affectionner ces genres de paroles incompréhensibles devant lesquelles l'adulte se sent un peu bête. Dans un conte Bambara (18), à la question « Où est ta mère ? », un enfant répond : « Ma mère est allée veiller deux âmes. » A la même question, un enfant répond dans un conte Dan (19) : « Ma mère est allée mélanger les vieux hommes aux nouveaux. » Dans le conte Bambara déjà cité, l'enfant propose à un adulte de mettre un trou à l'ombre quand le soleil l'aura atteint ; mais ce dernier en sera incapable. Il était pourtant simple, lui déclarera l'enfant, de boucher ce trou et d'en creuser un autre là où il y a de l'ombre.

On a l'impression que l'enfant se plaît à ces sortes de jeux où il confond les adultes qui se prétendent intelligents. Dans le conte Bambara, l'homme avouera : « *Malgré toute ma malice, je ne comprends pas ce que tu entends par là... Moi je suis le plus malin de mon village, mais je te reconnais plus malin que moi.* »

« Tout se passe, note judicieusement D. Paulme, comme si le conteur noir entendait démontrer la supériorité d'un être dont l'apparence insignifiante est trompeuse » (20).

L'intelligence dont il est question dans les contes de l'enfant malin est difficile à définir. Aucun mot français ne le traduit exactement. Elle est faite à la fois de sagesse, de malice, de duplicité, de perspicacité, d'habileté et de sensibilité intuitive. C'est le personnage de Wangrin du livre d'Hampaté-Bâ, **L'Étrange destin de Wangrin** (21) qui donne une idée assez exacte de cette forme particulière d'intelligence qu'on appelle au Rwanda « Ubwenge » « dont l'équivalent français le plus acceptable serait fourberie, si ce terme n'avait une connotation péjorative, alors que celle d'ubwenge est admirative » (22).

Celui qui possède cette intelligence est objet d'admiration, même quand certains de ses actes sont odieux. Par exemple, quand le petit malin fait périr à sa place le fils du roi après l'avoir berné, plutôt que de déplorer la mort d'un innocent, on admire le coup de maître d'un enfant. Dans un conte nigérien (23), Ingui, le petit menteur, vend au roi un cheval qu'il dit donner des crottes d'or, ensuite il lui fait croire que, par ses pouvoirs magiques, il peut tuer et ranimer sa mère. Le roi, voulant l'imiter, tuera une de ses épouses. Il fera alors ficeler le petit menteur et ordonnera de le jeter dans le fleuve ; mais ce dernier se fera remplacer par un marchand ambitieux et reviendra plus tard dire au roi qu'il

arrive du paradis où il y a plein de richesses. Le monarque se noiera avec toute sa famille et Ingui prendra le trône.

Les performances de l'enfant sont fort appréciées par l'auditoire africain qui considère les roueries du garnement comme des exploits dignes d'un héros particulièrement doué.

Cette attitude de l'auditoire africain face au récit choque plus d'un observateur européen qui ne trouve aucune moralité à ces contes. Equilbecq écrivait à ce propos : « On ne saurait dire de ces fables, comme celles de La Fontaine par exemple, qu'elles ont le caractère d'un enseignement de morale pratique. Moraiser n'est pas leur principal but et s'il leur arrive de formuler un précepte de cette sorte, c'est par hasard pur et sans que le conteur ait cherché à le faire » (24).

Equilbecq et consorts se trompent. Il existe bien une morale dans les contes africains. Revenons au conte ci-dessus cité. La morale de ce conte, c'est la condamnation sans vergogne de la stupidité, du manque total d'intelligence chez un être qui se prétend homme ! Comme, par une espèce de mise entre parenthèses provisoire, on laisse de côté la perfidie criminelle de l'enfant et on se moque d'un roi aussi ridicule que bête.

Cette pratique est un trait particulier de l'ambiguïté de la mentalité africaine. L'Africain est capable de rire avant même de pleurer ! Et c'est ce que l'Européen ne comprend pas... C'est une question de perspective : on ne se place pas du même point de vue. Revenons au conte de tout à l'heure. Pour l'Africain, le sujet de ce conte n'est pas la perfidie d'un enfant mais plutôt le triomphe de l'intelligence rusée : il s'agit non seulement de tourner en dérision la bêtise d'un roi mais de condamner son manque d'intelligence qui est à l'origine de sa mort. L'on ne rit pas de sa mort mais de sa bêtise ! On ne saurait donc dire que ce conte est immoral, tout comme on ne saurait prétendre comme Rousseau que la fable **le Corbeau et le Renard** de La Fontaine est immorale parce qu'il est question de mensonge, de ruse. L'auteur de cette fable, comme le conteur africain, tourne en ridicule ici l'orgueil et la bêtise.

(18) Equilbecq, *Contes populaires d'Afrique occidentale*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1972, p. 372.

(19) *La littérature orale des Dan (Côte-d'Ivoire)*, H. Zemp, Paris, 1963 (diplôme pour l'Ephe, VI^e section, dactylographié). Conte n° 53.

(20) D. Paulme, *La mère dévorante*, essai sur la morphologie des contes africains, Paris, Gallimard, 1976, p. 267.

(21) Hampaté-Bâ, *L'étrange destin de Wangrin*, Paris, Union générale d'Éditions, coll. 10/18, 1973.

(22) A. Coupeux et Th. Kamanzi, *Littérature de cour au Rwanda*, Oxford University Press., 1970, p. 19.

(23) Boubou Hama, *Contes et légendes du Niger*, tome 4, Paris, Présence Africaine, 1973, p. 55.

(24) Equilbecq, *Essai sur la littérature merveilleuse des Noirs*, nouvelle édition, in *Contes populaires d'Afrique occidentale*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1972, p. 81.

Les roueries de l'enfant malin sont considérées malgré tout comme le signe même de la supériorité de son intelligence. Au lieu de blâmer l'enfant, on admire plutôt son génie, car c'est bien de génie qu'il s'agit.

Un grand nombre de contes de l'enfant, notamment les contes de l'enfant terrible, de l'enfant malin, de l'orphelin et de l'enfant pianique (25) présente l'enfant comme un être insignifiant mais dont la précocité dépasse l'entendement.

Les contes du petit frère défavorisé qu'on néglige parce que trop petit ou trop faible, ou qu'on méprise parce que malade, atteint de pian, illustrent de façon éclatante la puissance insoupçonnée de cet être apparemment sans force et qui réussit là où les plus grands échouent.

Les contes de ce type d'enfant visent justement à montrer la supériorité de l'intelligence sur le pouvoir, la force. Ils exaltent l'intelligence comme une valeur morale et c'est ce que Colardelle-Diarrassouba a bien perçu lorsqu'elle écrit : « Il semble bien qu'en réalité, il y ait une véritable philosophie de l'intelligence dans les contes de l'araignée et du lièvre. » Pour la société traditionnelle, écrit-elle encore, « l'intelligence n'est d'ailleurs plus seulement une simple fonction intellectuelle, mais devient une véritable valeur » (26). C'est dans le même ordre d'idée que Marcien Towa dit que « la pensée traditionnelle ne place rien au-dessus de l'intelligence. Celle-ci est conçue comme la faculté d'inventer des solutions à tous les problèmes possibles sur la base de la reconnaissance et du respect des processus objectifs, de fonder sa conduite sur ce qu'on juge bon ou mauvais » (27). La morale pratique qui ressort des contes révèle bien que les Africains tiennent pour essentielle et primordiale l'intelligence. C'est grâce à son intelligence que l'enfant l'emporte sur les plus forts (rois, monstres, ogresses, etc.), c'est à cause de son intelligence au service du droit que l'enfant a toujours le beau rôle dans les contes et conserve toujours la sympathie des gens, même lorsque sa malice devient perfidie. Quand l'enfant fait se noyer le roi qui veut lui ôter la vie, on admire plutôt sa ruse, et c'est lui qu'on installe sur le trône; lorsqu'il confond un souverain cupide ou bafoue un chef despote et injuste, il est perçu comme un héros, le champion de l'équité. Le thème général du faible sur le fort, de la ruse sur la force brutale se réduit jusqu'à se confondre avec celui de l'injustice ou de la contestation du pouvoir arbitraire. Ce thème est constant dans les contes du « mâle qui accouche » ou de l'enfant malin, dont le but est de flageller les abus du pouvoir sous toutes ses formes, que ce soit

celui du chef politique ou d'un parent (oncle notamment).

Le tout-petit qui triomphe des grands par sa malice est le « symbole des petites gens qui luttent contre les puissants » (28); « il représente, écrit Mohamadou Kane, l'innocence, la pureté qui triomphe du mal d'une manière prodigieuse » (29).

Finalement donc, les contes de l'enfant se présentent comme une satire sociale qui débouche sur un enseignement moral à savoir que le roi ou le chef ou tout homme investi d'une autorité quelconque ne doit pas opprimer les autres, ni les exploiter, ni commettre des injustices, autrement, « le faible, s'il est intelligent, note Colardelle-Diarrassouba, peut s'en prendre à l'autorité, ne pas obéir et triompher. Et le conte montre qu'il a raison » (30).

Par le thème général de l'intelligence ou du triomphe du faible sur le fort, on découvre la place particulière qui est faite à l'intelligence dans la pensée traditionnelle africaine : elle se définit avant tout par rapport au bien. Elle est une valeur capitale chez les Africains; elle est au service de la justice, elle assure la victoire du bien.

le thème de la méchanceté

Dans les contes de l'enfant, le thème de la méchanceté est un thème important qui est souvent développé; il englobe la cruauté, la malveillance et même la jalousie et l'ingratitude, bref tout ce qui porte atteinte à autrui.

Une des formes de méchanceté, c'est la cruauté, celle par exemple du père intransigeant qui, dans un conte, a fait couper les jambes et les bras de sa fille avant de la jeter en brousse parce qu'elle n'a pas respecté sa volonté; c'est aussi l'attitude de l'enfant qui attache une pierre au cou de son chien pour le noyer (31).

Le thème de la cruauté est aussi développé dans les contes où une sorcière poursuit son fils pour le manger; il est également courant dans les contes de l'enfant malin en qui le roi voit un

(25) *Enfant pianique : enfant couvert de pian (maladie cutanée provoquant des plaies infectées).*

(26) Colardelle-Diarrassouba, *Le lièvre et l'araignée dans les contes de l'Ouest africain*, Paris, 1975, Union Générale d'Édition (coll. 10/18), p. 194-196.

(27) Marcien Towa, *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, conférence Yaoundé, mai 1977.

(28) R. Colin, *Les contes noirs de l'Ouest africain*, Paris, Présence Africaine, 1968, p. 130.

(29) Mohamadou Kane, *Les contes d'Amadou Koumba; du conte traditionnel au conte moderne d'expression française*, Dakar, Université de Dakar, 1968, p. 85.

(30) Colardelle-Diarrassouba, *op. cit.* p. 74.

(31) R. Basset, *Contes populaires d'Afrique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1969, p. 295.

rival qu'il voudra faire périr par tous les moyens. Aveuglé par la colère ou la cupidité, le monarque sera sa propre victime.

La cruauté est enfin symbolisée par la voracité de la calebasse monstrueuse qui a exterminé le genre humain (32). Le thème de la méchanceté est aussi le sujet principal de tous les contes de l'orphelin : la malveillance de la marâtre cruelle est toujours soulignée d'une façon écœurante. Ce sujet est également développé par les contes du pianique qui est raillé par les enfants, chassé par les grands, et à qui tout le village refuse l'hospitalité. Cette dureté de cœur, ce manque aux principes élémentaires de l'hospitalité traditionnelle seront châtiés sans pitié : les villageois seront transformés en pierres !

La méchanceté, c'est aussi l'attitude des frères jaloux qui, dans un conte éwé (33), obligent leur frère orphelin qu'ils avaient chassé et abandonné à dévoiler le secret de sa fortune. Du coup l'enfant perdra tout. La méchanceté, c'est encore le crime du jumeau jaloux qui tua son frère pour lui prendre son beau bouquet de fleurs (34). La jalousie est donc bien une forme de méchanceté puisqu'elle conduit à des actes criminels.

Une autre forme de méchanceté, c'est enfin l'ingratitude qui consiste à se montrer « méchant » envers son bienfaiteur. Trois contes de l'enfant illustrent ce thème. Un petit pianique, après avoir sauvé la vie de la fille du roi est condamné à la noyade par le souverain qui voit en lui un rival dangereux (35). Un conte Bassouto (36) montre aussi l'ingratitude des hommes qui menacent de mort celui-là même qui les a délivrés du monstre qui les avait avalés. L'ingratitude est enfin stigmatisée dans un conte de Birago Diop, *le Salaire* où un caïman veut manger l'enfant à qui il doit la vie (37).

Le thème de l'ingratitude est très courant ; il serait issu de l'Inde et aurait été répandu par les Arabes. Nous n'entrons pas dans la controverse de l'origine des contes. Sa complexité interdit de l'aborder ici, et de toute façon, ce n'est pas notre propos.

Dans tous les contes, les méchants finissent toujours mal ; les ingrats sont toujours punis. Il est donc évident que la méchanceté, quelle que soit sa forme, est un défaut détestable et fustigé par la société. L'enseignement que l'on peut tirer des récits qui traitent de la méchanceté est un enseignement de morale pratique, à savoir, dans la vie la méchanceté ne paie pas, il faut, au contraire, être bon, hospitalier, compatissant et reconnaissant.

(32) Cf. *La mère dévorante ou le mythe de la calebasse et du bélien en Afrique sud-saharienne*, in D. Paulme, op. cit. p. 277-305.

le thème de l'amour

Le thème le plus courant de toutes les littératures du monde est bien celui de l'amour. Dans les contes de l'enfant, ce thème est développé sur plusieurs plans : l'amour filial, l'amour maternel ou paternel, l'amour fraternel et l'amitié.

Le thème de l'amour filial se trouve dans le conte où des frères promettent à leurs pères de leur faire des funérailles, chacun à sa manière et de la façon la plus éclatante. Par piété filiale les enfants firent tout pour tenir leur promesse au prix de mille périls et d'aventures rocambolesques (38).

La piété filiale est le sentiment le plus noble qu'un fils puisse témoigner à ses parents. C'est le même amour qui, dans un conte Baoulé et Ngbaka (39), conduira un enfant à courir tous les dangers pour venger sa mère qui avait été mangée par des génies. C'est encore le même amour qui poussera Araïgnon, dans un conte de Dadié (40), à pardonner à son père Kouakou Ananzè qui l'avait renié et chassé de chez lui. Ce surassement de soi dont fait preuve Araïgnon se trouve également dans un autre conte où une jeune fille, par amour filial, obéit à sa mère jusque dans la transgression d'un interdit.

Comme l'a noté Equilbecq, les contes d'orphelins et de marâtres témoignent également d'un profond amour filial. En effet, l'orpheline brimée a constamment la pensée tournée vers sa mère défunte ; c'est à elle que toutes ses prières s'adressent. Sa douleur est encore plus grande quand les brimades portent non pas sur sa personne mais visent la personne de sa mère : elle a le cœur meurtri quand, dans un conte pahouin (Cameroun), la marâtre va danser sur le terre funéraire de sa mère en chantant des chants d'insulte et de haine.

Le sentiment filial est un des plus forts qui soient ; il trouve son épanouissement dans l'amour que les parents témoignent en retour à leurs enfants.

Le thème de l'amour maternel ou paternel est important même s'il est mis à l'ombre par les aspects négatifs du comportement des parents que les contes se plaisent à relever. L'intransigeance de certains pères, la maladresse ou la sévérité de certaines mères n'enlèvent rien à

(33) S. Lafage, *Conte de la savane*, p. 79 (conte togolais).

(34) Cf. *Conte nzima*, inédit.

(35) Cf. *Conte nzima*, inédit.

(36) Cendrars, *Anthologie nègre*, p. 59 et sq.

(37) B. Diop, *Contes d'Amadou Koumba*, Paris ; *Présence Africaine*, 1969, p. 99 et sq.

(38) Cf. *Conte baoulé*, inédit.

(39) *Conte baoulé*, inédit. *Conte ngbaka*, cf. J. Thomas, *Contes Ngbaka*, Ed. Klincksieck, Paris, 1970, p. 330 et sq.

(40) B. Dadié, *Le pagne noir*, Paris : *Présence Africaine*, 1955, p. 143.

l'amour des parents pour leurs enfants. La sollicitude de la mère se manifeste même au-delà de la mort. Il n'est pas rare, en effet, de voir une mère défunte apparaître à sa fille pour lui apporter le réconfort moral et matériel dont elle a besoin. C'est cela qui fait dire à E. Belinga que « l'entrée en scène du parent défunt correspond souvent à une véritable renaissance à la vie de l'orphelin ou de l'orpheline. Cela explique encore pourquoi les orphelins finissent presque toujours par triompher et connaître un vrai bonheur » (41).

L'amour maternel s'exprime avec force dans les contes de l'enfant dieudonné. Lorsque, par mégarde ou par la faute d'un tiers, la mère voit son fils reprendre son état initial, elle est prête à tout, elle se jette parfois dans la rivière profonde pour essayer de sauver son cher et unique enfant, mais... trop tard (42). Cet amour maternel, on en reparlera encore quand on abordera le thème de la stérilité.

Dans les contes de l'enfant, on insiste sur le thème de l'amour fraternel qui est quelque peu camouflé par les rivalités fraternelles sur lesquelles un certain nombre de contes mettent l'accent.

Ce sont surtout les contes des jumeaux qui font voir le mieux l'ardeur de l'amour fraternel. L'attachement que les deux frères ont l'un pour l'autre est tel que toute tentative de séparation leur est fatale.

Les exemples de jumeaux ou jumelles qui ne veulent jamais se séparer, ne sont pas les seuls cas d'amour fraternel ; dans certains contes, on a également l'amour exceptionnel de la fille de la marâtre pour sa demi-sœur orpheline : elle s'enfuira avec sa sœur mutilée pour lui servir d'aide en toute occasion. Dans un conte Rwandais (43), l'amour fraternel poussera un enfant à réclamer la mort de sa propre mère qui s'est montrée inhumaine envers le fils de sa rivale défunte.

Si, apparemment, les contes qui développent le thème de l'amour entre frères et sœurs ne sont pas très nombreux, on peut néanmoins remarquer qu'en fait tous les récits qui soulignent l'antagonisme entre frères invitent indirectement à l'entente, à la solidarité et à la fraternité.

Une autre forme d'amour qu'on peut relever dans les contes, c'est l'**amitié** « cette parenté d'élection qui crée souvent des liens plus solides que la parenté de sang » (44). Mais il faut noter que les contes de l'enfant présentent peu de cas d'amitié. Les seuls exemples que nous ayons exaltent la puissance de l'amitié qui lie un homme et un animal réputé féroce. C'est un thème connu des folkloristes (45). La célèbre histoire du lion d'Andoclès ou du lion reconnais-

sant rappelle un conte Khassonké (46) dans lequel un lionceau et un enfant se prennent d'une amitié telle que la bête tuera sa propre mère pour venger celle de son ami que la lionne a dévorée ; une autre fois, c'est le jeune homme qui se tuera de désespoir en voyant son ami mort sous l'arbre du rendez-vous. C'est une des manifestations les plus éclatantes de cette amitié profonde. Heureusement d'ailleurs tous les deux se relèveront...

L'autre exemple d'amitié qu'on trouve dans les contes de l'enfant est celle qui lie un serpent boa au fils de Kouakou Ananzè. La bête combla Araignon qui devint « le plus fortuné et le plus puissant des rois » jusqu'au jour où la condition fixée ne sera pas respectée (47).

Ces deux exemples d'amitié témoignent éloquentement de l'importance que l'on attache à ce sentiment qui féconde toutes les autres formes d'amour. Il est intéressant de remarquer que, s'agissant des contes de l'enfant, le thème général de l'amour n'englobe pas l'amour conjugal et l'amour sexuel, ce qui paraît d'ailleurs normal. Qu'a-t-on à traiter de l'amour conjugal dans les contes où les acteurs sont des enfants ? Comment peut-on débattre de l'amour sexuel avec ces enfants ? La discrétion et une certaine pudeur dans ce domaine restent de mise. Rien d'obscène ni d'érotique dans les contes, juste parfois un peu d'humour ou de plaisanterie sur l'empressement avec lequel des jeunes filles, découvrant la verge qui, autrefois, poussait sur un arbre, la cueillent, chacune cherchant à se l'approprier (48).

le thème de la stérilité

Le thème de l'amour m'amène à parler d'un problème annexe, la **stérilité** qui est le thème majeur d'un certain type de contes de l'enfant.

Dans les récits, les lamentations inconsolables des femmes stériles témoignent de l'importance capitale de la maternité en Afrique noire. Denise Paulme l'a bien remarqué lorsqu'elle écrit : « En Afrique plus qu'ailleurs, il n'est de biens véritables que d'enfants. Dans ces sociétés où la terre ne se vend ni ne s'achète, la descendance est considérée non comme une charge économique mais comme le fondement immédiat de

(41) E. Belinga, *Découverte des chantefables du Cameroun*, Ed. Klincksieck, Paris, 1970, p. 36.

(42) Cf. Conte nzima, inédit.

(43) P. Smith, *Le récit populaire au Rwanda*, Paris : A. Colin, Classiques africains, p. 355.

(44) Equilbecq, op. cit., p. 89.

(45) Dans l'Index d'Aarne-Thompson, c'est le conte-type 156, ce qui correspond dans Motif Index of Folk Literature de S. Thompson au motif B 381.

(46) Ch. Monteil, *Contes soudanais*, Paris, E. Leroux, 1905.

(47) B. Dadié, *Le pagne noir*, cf. opus (40), p. 143.

(48) Conte Agni-Bona, recueilli par J.-P. Eshlimann et S. Galli in *A table avec les vieux*, recueil de contes Agni-Bona, p. 47-51.

toute richesse » (49) ou encore « la réussite sociale en milieu traditionnel ne se mesure pas à des signes extérieurs tels que l'étendue des terres ou une demeure somptueuse, mais au nombre d'enfants et de petits-enfants... » (50).

La femme sans enfant est donc le symbole même de l'échec social : peu appréciée dans sa propre famille et rejetée par celle de son mari, elle apparaît aux yeux des uns et des autres comme une femme maudite, une sorcière dont l'amertume et la jalousie sont redoutables. A ce propos, Holas écrit : « Avoir de la progéniture — autant que possible une progéniture nombreuse — est pour l'Africain traditionnel la condition première du bonheur humain. C'est aussi, et peut-être surtout, la consécration de sa position sociale. Une femme stérile, par conséquent, ne représente qu'une unité sociale dépréciée, sinon sans valeur. Aux termes du code coutumier, la stérilité féminine, la seule reconnue, justifie le divorce et laisse, par-dessus le marché, planer sur la femme des soupçons de sorcellerie. C'est, selon la conviction populaire, un châtement infligé par les puissances surnaturelles à celles qui, d'une manière consciente ou involontaire, auraient violé les lois régissant la société » (51).

Ce commentaire d'Holas situe la stérilité dans toute sa dimension. Comme l'a noté Erny, « la stérilité touche donc la femme dans sa plus grande fierté (...). Elle ne peut être acceptée socialement en tant que mère » (52). C'est dire le rôle essentiel et irremplaçable que joue l'enfant dans la vie d'une femme africaine. Il est la richesse suprême qui confère à la femme toute sa valeur : « Une femme stérile, disent les Mossi, n'est pas une femme. »

La stérilité, dans la conception ancienne, dégrade la femme tandis que la maternité l'ennoblit. Cette dialectique de la procréation repose sur des raisons sociales ou ethniques évoquées plus haut mais aussi sur des raisons plus profondes, métaphysiques ou ontologiques. « La femme-épouse, note Balandier, permet à l'homme de s'imposer en tant que géniteur » (53), c'est-à-dire donneur de vie, propagateur de la force vitale. En engendrant, l'homme assure, grâce à sa femme, l'accroissement du nombre des procréateurs, la permanence de la lignée, la survie du groupe, en même temps qu'il développe sa propre force vitale. La stérilité ne permet pas d'avoir une descendance, « elle est donc l'équivalent de la mort, chacune étant, à sa manière, la négation de la vie » (54).

Un homme ou une femme sans enfant est un arbre sans racine ; lorsqu'il meurt, « il est mort » ; sa force vitale se détruit en quelque sorte dans le néant puisqu'elle n'a pas pu survivre dans une

descendance. Le géniteur, lui, est vivant même après la mort, dans la mesure où sa force vitale survit dans sa progéniture dont il devient l'ancêtre et sur laquelle il garde son influence.

Comme on peut s'en rendre compte maintenant, la stérilité est à la fois un échec social et ontologique et on comprend alors la désolation et le désespoir de la femme stérile des contes et aussi celle de la vie réelle.

Les thèmes qu'on vient d'étudier jusqu'ici, c'est-à-dire la docilité, la désobéissance, le triomphe du faible sur le fort, l'intelligence, la méchanceté, l'ingratitude, la jalousie, l'amour, l'amitié, la stérilité, constituent les thèmes fondamentaux des contes de l'enfant. On peut en dégager d'autres moins importants, mais je n'ai pas la prétention de faire l'inventaire de tous les thèmes de l'enfant. Qu'il me suffise de signaler encore quelques thèmes tels que le dévouement ou la serviabilité, l'héroïsme, la Providence.

le thème du dévouement

Les contes de l'enfant, et en particulier les contes de l'orphelin, développent entre autres sujets, le thème du dévouement ou de la serviabilité. Parmi les épreuves que propose la vieille femme rencontrée ou les êtres étranges, il en est une qui est constante, c'est l'épreuve du dévouement. Dans un conte sénoufo (55), l'orpheline, à la demande de la vieille femme, l'épouille sans rechigner, fait la cuisine en suivant fidèlement toutes les instructions de son hôte. A Massako, ce monde inconnu où l'orpheline se retrouve soudain, elle se montre serviable, porte sur son dos un paralytique qui veut aller faire ses besoins. Cette gentillesse lui ouvrira la porte du bonheur inespéré.

Le thème du dévouement est également illustré par les contes où des camarades de l'orpheline, très gentiment l'aident à accomplir la tâche impossible que lui a imposée sa marâtre : séparer le fonio du sésame. C'est encore le dévouement qui est souligné dans le conte de la fille sans mains que sa sœur accompagne pour s'occuper d'elle. Le dévouement peut être encore observé dans le conte de l'Ami du Lion. Quand l'enfant fut circoncis, le lion, sans jamais faillir à

(49) Denise Paulme, *La mère dévorante*, p. 240.

(50) Idem p. 242.

(51) B. Holas, *Contes Kono*, p. 132.

(52) P. Erny, *L'enfant dans la pensée traditionnelle de l'Afrique noire, Le livre africain*, p. 84.

(53) G. Balandier, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, 2^e édition. Paris, P.U.F., 1963, p. 149.

(54) Calame-Griaule, *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon*, Paris, Gallimard, 1965, p. 55.

(55) Conte recueilli et présenté par Toundoun Sessouma, et publié par Calame-Griaule, in « Recherche, Pédagogie et Culture », n° 20, nov.-déc. 1975, Audecam, Paris, p. 7.

sa promesse, lui apporta tous les soirs deux antilopes jusqu'à ce qu'il fût guéri.

La notion de serviabilité et de dévouement est à la base des principes éducatifs : ce sont des valeurs morales et sociales que chacun doit acquérir, s'il veut son bonheur et le bien de la communauté. Tel est le message des contes.

le thème de l'héroïsme

Quant à l'héroïsme, il apparaît dans les contes, comme un acte de courage et de dévouement dans l'intérêt de la société. C'est surtout dans les contes de l'enfant terrible que ce thème est le mieux exprimé. Il faut de l'audace et de la bravoure pour oser s'attaquer aux monstres exterminateurs : Litaolané tue Kammapa (56), le mangeur d'hommes ; les jumeaux éventrent la citrouille déformante et libèrent les hommes (57), Kwaba débarrasse le pays du serpent invulnérable (58), etc. Le thème de l'héroïsme est présent aussi dans tous les contes où l'enfant joue le rôle de libérateur ou de sauveur.

Réussir là où tout le monde a échoué est à proprement parler un acte d'héroïsme : le petit pianique retrouve et ramène la fille du roi alors que les grands sorciers du pays n'ont pas pu (59). N'est pas moins héroïque non plus, l'attitude de l'enfant malin qui défie les chefs autoritaires et abusifs et les renverse de leur trône. Cet héroïsme est possible, semble-t-il, parce que l'enfant est protégé et aidé par la Providence, et aussi parce qu'il est doté d'une intelligence particulière.

le thème de la Providence

La Providence est précisément un des thèmes des contes de l'enfant ; mais ce thème est souvent développé d'une manière implicite. Dans les récits, Dieu apparaît dans son rôle de Providence, c'est-à-dire celui qui gouverne le monde, et qui s'occupe des créatures, des pauvres, des deshérités, celui par qui tout arrive.

L'idée de la toute-puissance divine qui veille sur le faible et sauve l'innocent est développée dans un conte agni (60). Un enfant refuse tous les noms que lui proposent ses parents ; il se

nomme lui-même « *Qui-a-tout-pouvoir ?* » et lorsqu'on l'appelle, il répond : « *C'est Dieu* ».

Le roi irrité par ce nom prétentieux et provocateur qui place Dieu au-dessus de lui veut faire périr l'impudent. Il lui confie une bague qu'il s'empresse de lui arracher du doigt pendant son sommeil et la jette dans la rivière. Pour avoir perdu la bague royale, l'enfant est condamné à mort. Mais avant son exécution, tandis qu'il prend son dernier repas, il retrouve miraculeusement la bague dans la chair du poisson qui était dans le plat.

L'enfant est sauvé par la Providence, et désormais tout le monde, même le roi, sait que Dieu seul a tout pouvoir.

Le thème de la Providence est encore le sujet d'un certain nombre de contes, notamment les contes de l'orphelin. Dans ces contes, l'enfant se présente comme le protégé des dieux ; il est dans la main de la Providence qui lui donne sa nourriture et le délivre des dangers : les orphelins abandonnés, les pianiques chassés du village, survivent sous la bienveillante protection de la Providence. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'on dit, chez les Mossi, que « *le père de l'orphelin, c'est Dieu* » ou encore « *on ne peut pas faire du mal à l'orphelin car Dieu le protège* ».

Le thème de la Providence est peu développé dans les contes de l'enfant, mais il donne somme toute une certaine idée de la vision traditionnelle de la divinité : Dieu est un être bienveillant, protecteur du faible et père du pauvre.

en conclusion

En conclusion, il est intéressant de noter que tous les thèmes des contes de l'enfant que je viens d'analyser ont toujours un rapport avec la morale. Ils révèlent les valeurs auxquelles la société traditionnelle tient beaucoup : l'obéissance, la discrétion, le respect des engagements, l'hospitalité, la serviabilité, la justice, la reconnaissance, la bonté, l'amour, la confiance en la Providence et par-dessus tout l'intelligence. Ces valeurs constituent le fondement même de la morale africaine, une morale sociale qui indique à chacun comment vivre et se conduire pour son bonheur personnel et celui de la société toute entière.

Comme on le voit, le conte, en nous transportant dans un monde parfois fantastique et merveilleux, ne perd rien de son objectif essentiel : la formation de l'homme.

Pierre N'DA,
Université Nationale d'Abidjan.

(56) Bl. Cendras, *Anthologie nègre*. Buchet/Chastel, Paris, 1947, p. 59.

(57) G. McTheal, *The story of the glutton*, Kaffir Folktales, London, 1886, p. 174-175, cité par D. Paulme dans *La mère dévorante*, op. citée, p. 307.

(58) P. Smith, *Le récit populaire au Rwanda*, p. 213.

(59) Cf. conte inédit.

(60) J.-P. Eschilmann et S. Galli, *A table avec les vieux*, Contes Agni-Bona, p. 39. Cf. également, Veronica Görog-Karadi, *histoire d'enfants terribles*. N.D.L.R.